



HAL
open science

“ “Et pour cause!”. Logiques de Pierre Barbéris ”

Boris Lyon-Caen

► **To cite this version:**

Boris Lyon-Caen. “ “Et pour cause!”. Logiques de Pierre Barbéris ”. *Romantisme: la revue du dix-neuvième siècle*, 2015, n° 168, p. 107-117. hal-03882213

HAL Id: hal-03882213

<https://hal.sorbonne-universite.fr/hal-03882213>

Submitted on 10 Dec 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

« ET POUR CAUSE⁸ ! » LOGIQUES DE PIERRE BARBÉRIS**Boris Lyon-Caen**

L'intérêt porté au geste critique reste assez marginal dans les études littéraires. À cela, plusieurs raisons bien compréhensibles : le désir et le principe d'objectivité dont peuvent se targuer l'analyste et les institutions savantes ; les vertus techniques et la puissance d'assèchement souvent conférées à l'explication de texte par l'enseignement secondaire et le concours de l'Agrégation ; le discrédit foncier dans lequel s'est trouvée jetée l'inventivité de certains exégètes désinhibés. Fût-ce pourtant dans l'idée de rendre les textes transparents et de les révéler à eux-mêmes, le critique outrepassait nécessairement les impressions et les attributs du « simple » lecteur – à supposer même qu'un tel individu existe. Engagé dans la production d'un discours second, il opère des choix, pratique des formes de sélection, déploie son expertise, se distingue en confortant tel ou tel *ethos* d'herméneute savant, surprend son lecteur, construit des hypothèses, etc. Historiquement variables, ces manières de faire et leur articulation au texte-cible peuvent être décrites, analysées, commentées⁹.

Mais considérer à *froid* l'œuvre ardente de Pierre Barbéris : voilà qui tient du paradoxe. Quoi de plus « situé » et quoi de plus hétéronome, en effet, qu'un tel corpus critique ? Celui-ci reste aimanté par les romans qu'il exploite *et* justifié par un combat foncièrement politique. C'est *depuis* Balzac et Marx qu'ont été composés, dans le dernier tiers du XX^e siècle, les ouvrages monographiques (une quinzaine), les articles (une cinquantaine), les préfaces (une vingtaine) et les contributions de Barbéris à l'*Histoire littéraire de la France* des Éditions sociales. C'est aussi en vertu d'un certain marxisme qu'ont été rédigés, par exemple, les textes destinés à la revue stendhalienne *HB*, dirigée (pourtant) par Michel Crouzet, à *L'Année balzacienne* ou à « sa » revue caennaise *Elseneur* (à partir de 1983). C'est inversement à la lumière de la littérature romantique, sur la définition de laquelle nous reviendrons, qu'ont été produites les pages plus théoriques d'« Éléments pour une lecture marxiste du fait littéraire... » (1971d), d'*Aux sources du réalisme : aristocrates et bourgeois* (1978a), du *Prince et le marchand...* (1980a), de « La sociocritique » (1990) ou de *Prélude à l'utopie* (1991a). Faut-il ajouter à ces prismes intellectuels le poids des déterminations biographiques et professionnelles, qui jouent un rôle aussi crucial qu'impondérable dans les orientations personnelles ? Pierre Barbéris, qui enseigna au lycée franco-libanais de 1954 à 1961, à l'École normale supérieure de Saint-Cloud de 1961 à 1976, et à l'université de Caen de 1976 à 1995, n'affirmait-il pas qu'« on écrit pour soi, pour régler un problème vis-à-vis de soi-même » (1995, 81) ?

8. Pierre Barbéris, 1972 a, 23. Les références aux ouvrages, aux articles et aux préfaces de Pierre Barbéris, entre parenthèses, renvoient à la bibliographie qui clôt le présent article.

9. Cf., sur ce point, les travaux publiés dans le cadre du projet ANR « Hermès. Histoire et théories des interprétations », et tout particulièrement – sur le site internet Fabula – le dossier critique n° 39 d'*Acta Fabula* et le n° 14 de la revue *Fabula-LHT*, intitulés « Pourquoi l'interprétation ? » (sous la direction de Françoise Lavocat).

Fort de ces déterminations multiples, pourtant, Barbéris a fait œuvre : son travail critique se signale par une cohérence, par une originalité et par une *frappe* évidentes. Nous nous contenterons ici de présenter, c'est-à-dire essentiellement d'identifier et d'ordonner, ses principaux « marqueurs ».

Le marqueur originel de cette *frappe* critique, qui conduit dès 1965 à revenir *aux sources de Balzac*, est donné comme une réponse à « l'impressionnisme pifométrique » (1999, 3) et « la catastrophe de la déshistoricisation ; [il s'agit du] retour du référent » (1985a, 184). Un retour qui autorise Bernard Guyon à voir en Barbéris « un traditionaliste ». Et Guyon d'ajouter : « Exubérance de votre érudition. Pêché de jeunesse ! Complexe de Sorbonne¹⁰ ! ». C'est que l'érudition n'est pas d'abord ou n'est pas seulement conçue comme une façon d'établir des faits ou de rendre à la vie le grain du passé. Elle se manifeste alors, dans l'ordre de la critique littéraire, comme une arme de guerre idéologique – valant simultanément contre trois adversaires : trois fronts différents sont ouverts, dans le combat « pour le signifié » (1978a, 19). Premier front : le catéchisme marxiste, appliquant aux textes « des recettes théoriques » (1990, 124) excessivement générales, dépourvues de « connaissances et [de] reconnaissances solides » (1976a, 725). Ainsi s'explique le jugement parfois mitigé exprimé à propos de son « maître » Georg Lukács, de Lucien Goldmann ou de Pierre Macherey (1971a, 266-277 ; 1973a, 276-286 ; 1980a, 96-120). Comme l'écrit Barbéris dans des textes tardifs : « Il n'existe pas de *connaissance* sans *connaissances* » (1999, 39) ; « On ne comprend rien à rien si on ne sait pas tout » (2000a, 101).

Deuxième front : le formalisme structural. Sont ici visées « les idoles d'un avant-gardisme de cancre néo-impressionnistes qui s'imaginent révolutionnaires » (1976b, 16) – et tout particulièrement la figure concurrente de Roland Barthes : Roland Barthes, mis par René Pommier dans le même camp que Pierre Barbéris (celui d'une « nouvelle critique » avide de « lectures plurielles¹¹ »), est le nom donné à cette « critique mondaine » (1971a, 279) qu'abhorre l'érudite, « l'homme de spécialité » (1971d, 253). Le procès intenté au lecteur de *La Vie de Rancé* et de *Sarrasine* est instruit dans (et par ?) *L'Année balzacienne*, en 1971. En ligne de mire : cet « éternel présent » où se tient la critique structurale, les « douteuses séductions du texte en soi¹² »

10. Bernard Guyon, « Lettre à Pierre Barbéris sur Balzac et le mal du siècle », *Esprit*, n° 7-8, juillet-août 1971, p. 159. Érudition encore insuffisante, selon René Guise, qui relève dans les mille huit cent quatre-vingt dix pages de *Balzac et le mal du siècle* une somme inexcusable d'erreurs factuelles et un manque d'information criant (*L'Année balzacienne*, 1972, p. 418-421). Autres recensions intéressantes : celle, assez mesurée, de Moïse Le Yaouanc, dans la *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, n° 5, septembre-octobre 1975, p. 849-853 ; celle, enthousiaste, de Maurice Agulhon, dans les *Annales*, 1972, vol. 27, n° 2, p. 444-446.

11. René Pommier, *Un marchand de salades qui se prend pour un prince. Réponse du « petit Pommier » au « grand Barbéris »*, Paris, G. Roblot, 1986, p. 86 : « Il ne saurait y avoir de "lectures plurielles", si l'on entend par là la possibilité de donner à un même texte des significations différentes, voire absolument divergentes [...]. Disons-le, une œuvre littéraire n'a généralement qu'un seul sens, celui que l'auteur y a mis ». Nous recommandons la lecture et l'étude de ce délicieux opuscule. « Personne n'a jamais renouvelé et ne renouvellera jamais l'interprétation de *Phèdre* ou du *Misanthrope* » (p. 90) ; « l'idée que les œuvres peuvent être sans cesse "relues", est sans doute l'idée fondamentale de toute la nouvelle critique et elle est fondamentalement absurde et obscurantiste » (p. 93).

12. Selon la formule du *Prince et le marchand* : « Tout texte *fonctionne* et tout texte *parle*. Quiconque lâche l'un des deux bouts de la chaîne se perd » (1980a, 103).

et les « jongleries » pleines d'« esbrouffe » de l'auteur à succès (1971c, 113, 122 et 117). Troisième front : les conceptions idéalistes et « classiques » « émascul[ant] » les œuvres (1978a, 27), ces conceptions qui font par exemple du *Misanthrope* une « pièce aseptisée » et dévolue aux « problèmes abstraits » (1983a, 16 et 19), ou qui voient dans *Dominique* une peinture « transhistorique » de « l'homme éternel » (1987c, 14 et 36¹³). Ainsi portée en étendard, « l'idée de même de contenu » (1971c, 123) doit donc apparaître – selon les termes de ce chef-d'œuvre d'érudition qu'est *Balzac et le mal du siècle*¹⁴ – comme « une contre-offensive » (1970a, 22) suscitée par les « instances de la bien-pensance » (2000b, 49), à savoir les courants dominants de l'enseignement et de la critique littéraire contemporaine. Comme une raison de « contre-lire » (1976b, 21 ; 1980a, 209).

Pour preuve : cet autre marqueur, stylistique celui-là, que constitue la pratique d'une « écriture humorale » (1995, 82-83). Une écriture non exempte de traits pamphlétaires, de « barbérismes¹⁵ », sauvages qui mériteraient à eux seuls une étude précise. Mais c'est essentiellement au nom d'une nécessité et d'une capacité d'historicisation que se justifie, chez Barbéris, le caractère polémique de son engagement. C'est en redresseur de torts qu'opère le critique, aussi bien d'ailleurs à l'encontre des exégètes de son temps qu'à l'endroit des écrivains eux-mêmes – souvent taxés de mystification. En témoignent quatre articles particulièrement virulents : le premier relatif à l'idéologie des *Châtiments*, où « la splendeur du verbe [...] dissimule [rait] » une grande naïveté et tiendrait du « montage mystificateur » (1971b, 102) ; le deuxième relatif aux bourgeois « homélies sur Juillet » et au « recentrage qu'elles signifient » (1980b, 260) ; le troisième relatif à l'utopie et à ses fonctions régulatrices-castratrices : l'utopie comme « lieu où le désir concourra à l'ordre et ne le dérangera plus » (1985b, 53)¹⁶ ; le quatrième relatif au *J'accuse* de Zola, « programme libéral démocrate bourgeois » auquel Barbéris oppose Bloy, Péguy et Proust (1988, 72) – conformément à un paradoxe idéologique sur lequel nous reviendrons.

L'idée de mystification appelle une rhétorique de la rectification. De là ces formules stratégiques : « On n'a pas vu, on n'a pas voulu voir que... » (1987c, 15) ; « On n'a jamais vraiment dit la vérité sur les Treize » (1973e, 8) ; « [Parmi les critiques de Balzac], qui a vu clair ? » (1971a, 235). Aux puissances aveuglantes s'oppose alors la révélation du sens : « Le mythe napoléonien et sa fortune sont l'un des exemples du fourvoiement, au XIX^e siècle, des besoins d'absolu nés de l'Histoire et déçus par l'Histoire » (1972d, 584). Aux lectures superficielles s'opposent les vérités objectives : « En apparence, *Le Dernier chouan* est un roman anti-bourbonien ; en réalité, c'est un roman anti-libéral » (1970a, 784). Au roman préfacé, cette malheureuse *Chartreuse de Parme* « déproblématis [ant] le monde » et « manquant d'infrastructures », s'oppose la lucidité flaubertienne : « Un conseil : après avoir lu *La Chartreuse*, lire *Madame*

13. Or, écrit Barbéris avec le plus grand sérieux du monde, « le rôle qu'on a voulu faire jouer à *Dominique*, *Dominique* n'y est pour rien » (36).

14. La première note de l'ouvrage, cette note-fléuve historicisant l'expression « mal du siècle », tient à elle seule d'un véritable manifeste.

15. René Guise, art. cité, p. 417.

16. « L'utopie parle un réel irréel ou surréel, dans une Histoire abolie et évacuée » (1992, 245).

Bovary. On y retrouvera la France, dure et réelle, désenchantée, mais vraie, sans opéra ni ballet, avec un romanesque remis à sa vraie place » (1983b, 164 et 170)¹⁷. Le critique et le grand romancier s'avèrent ainsi aptes, conjointement, *l'un dans l'autre*, à « séparer le bon grain de l'ivraie » et à remettre les choses à leur « vraie place » (1972a, 111 et 133).

Cette logique s'explique elle-même par un troisième marqueur critique : le prisme marxiste de Pierre Barbéris. Une certaine idée de l'histoire, subordonnant l'érudition évoquée plus haut à un credo communiste, sert d'étalon de valeur pour juger des œuvres et de leurs exégètes. N'était le catéchisme constitué par le très orthodoxe *Aux sources du réalisme : aristocrates et bourgeois* (thèse complémentaire refusée par la Sorbonne), constatons-le, la focale idéologique depuis laquelle est évaluée l'histoire de la littérature reste le plus souvent *tenue pour* seule légitime et *supposée* indiscutable : c'est une force souveraine, une sorte de « bouche d'ombre » faisant passer son souffle sur l'ensemble de notre corpus, sans marge ni contestation aucune. La prévalence de la seule lutte des classes, au chapitre des facteurs explicatifs, est *entendue* – et ce depuis les premières publications de Barbéris : la conclusion du livre-source de 1965, tout particulièrement, suggère que Balzac lui-même, dont « le carlisme [serait] une erreur » et le « fourvoisement d'une idée juste » (1965b, 202 et 203), que Balzac lui-même *y serait venu* : étudier ses œuvres de jeunesse convenues permettrait de constater qu'« il y a là un Balzac qui voit juste et qui, déjà, dit bien » (1965a, 395), un écrivain laissant poindre des orientations enfin convenables. Singulière conclusion d'un ouvrage essentiellement informatif, pour le reste : une projection, un parallèle se dessine ici entre l'évolution du futur auteur de *La Comédie humaine* et la sortie par Barbéris de l'âge de l'érudition, incarnée alors par Jean Pommier. C'est, en partage, « l'éveil d'une conscience » : « on sent bien, dans tout ceci, ce qui se cherche », écrit-il ailleurs (1971a, 67 et 281)¹⁸. Tout au plus l'avant-propos à la réédition de *Balzac et le mal du siècle*, en 2002, confessera-t-il la tentation vénielle de la « téléologie »...

Un tel prisme est à la fois pondéré et conforté par un choix méthodologique contrevenant à la théorie marxiste du reflet : c'est l'élection, au chapitre des unités d'analyse privilégiées, des seules *représentations* littéraires. Ce quatrième marqueur distingue en propre la sociocritique de Barbéris, que l'on appellera avec Paul Aron et Alain Viala une « sociocritique des contenus¹⁹ ». Jamais les œuvres de Chateaubriand, de Stendhal ou de Musset – consacrées par le canon scolaire – ne sont mises en relation avec les pratiques culturelles et le champ littéraire où elles virent le jour, par exemple. Mais jamais ou presque, symétriquement, Barbéris ne paraît « soucieu[x]

17. Autre exemple de jugement-couperet, figurant entre parenthèses : « on aurait alors une œuvre partielle, partielle, morte, pleine de bonnes intentions, mais morte : du Zola » (1965b, 208-209).

18. Autre parallèle, amusant celui-là, témoignant – à la fin d'une préface – de cette rhétorique de la révélation : « Balzac a découvert la femme de trente ans comme Marx a découvert le prolétariat » (1977b, 45). Ailleurs, Barbéris retrouve chez Hugo, mais « pour moitié, le langage du *Manifeste du Parti communiste* » (1971b, 102).

19. Paul Aron et Alain Viala, *La Sociocritique*, Paris, PUF, 2006, p. 86. Faut-il préciser que le nom même de Pierre Barbéris n'apparaît jamais – ou peu s'en faut – dans les synthèses de Pierre V. Zima, de Paul Dirx, d'Edmond Cros ou de Robert Sayre consacrées à la sociocritique ?

de se démarquer des lectures de contenu simplement thématiques²⁰ », pour accorder une attention quelconque au matériau verbal de l'œuvre littéraire, et aux questions de style : seuls les *incipits* – également chers à Claude Duchet – peuvent bénéficier d'analyses serrées²¹, principalement ceux du *Dernier Chouan*, de *La Peau de chagrin* et de *La Chartreuse de Parme*. Comment situer, alors, le terrain d'élection d'une sociocritique ainsi pratiquée ?

La réponse donnée à ce problème stratégiquement déterminant constitue un cinquième marqueur critique : il existe chez Barbéris un « travail profond de reconnaissance du littéraire » (1985a, 186), passant par le rejet de tout « sociologisme naïf » (1973b, 10). En un mot, « le texte a sa logique interne, qui renvoie, en leur ajoutant, aux conditions de genèse et de production », selon les termes d'« Éléments pour une lecture marxiste du fait littéraire » (1971d, 262). D'une part, l'écrivain ne règne pas en Maître sur un message transparent : condamnant par nature « la recherche d'une signification claire, immédiate, directement utilisable et transmissible » (1971d, 250), selon Barbéris, il « dit toujours plus ou toujours autre chose que ce qu'il voulait dire » (1973b, 19). Ainsi l'herméneute justifie-t-il l'opération interprétative : par « les latences du texte » (1987c, 39). D'autre part, l'idée même de reproduction mimétique se trouve condamnée, au nom d'une capacité qu'auraient les œuvres, « attentive [s] à tout ce qui émerge de nouveau », de faire « apparaître de nouveaux problèmes et [de] pose[r] de nouvelles questions » (1990, 124)²², quitte à « violenter la vérité sociologique » (1972g, XXXVI). La nécessité s'imposerait par exemple d'« arracher Balzac au réalisme photographique » (2000a, 100), « simplement descriptif » (1972a, 200) – lui qui « fait exister ce qui échappe aux “observateurs” » (1970a, 41). Et Barbéris d'ajouter : « Par là, il est créateur de formes » (1970a, 41). Faut-il le préciser ? Hétérodoxe en diable, dans le contexte intellectuel où baigne *Balzac et le mal du siècle*, cette hypothèse restera malheureusement sans suite.

Faut-il également préciser qu'il n'y va pas d'une théorie et d'une consécration du texte littéraire ? Cette textualité ouverte caractérise en propre le terrain d'élection historique de Barbéris, qu'est le romantisme français. C'est là le sixième marqueur de son entreprise intellectuelle. Au fond, « la-littérature » est le nom donné par lui au romantisme français, conformément d'ailleurs à une tradition critique enracinée... dans le romantisme lui-même. Encore *tout* le XIX^e siècle ne manifeste-t-il pas cette coalescence : celui des « rêveurs à nacelle, des tristes, des démissionnaires et des alanguis » (1970a, 1934), celui de « l'écrit-vain » (1994b, 109) n'est pas du goût de notre militant, qui reprend à Georg Lukács l'opposition du « romantisme révolutionnaire » et du « réalisme critique » (par exemple dans l'*Histoire littéraire de*

20. Claude Duchet et Isabelle Tournier, *Dictionnaire universel des littératures*, Paris, PUF, 1994, p. 3571. Une bibliographie extrêmement complète a récemment été mise en ligne par Anthony Glinoyer, sur le site internet Socius, concernant le vaste domaine des études sociocritiques : <http://ressources-socius.info/index.php/bibliographies/25-bibliographie-generale/135-bibliographie-generale>.

21. Une rareté, donc, relative à cet énoncé de *Madame Bovary* : « Depuis les événements que l'on va raconter, rien, en effet, n'a changé à Yonville. Le drapeau tricolore de fer blanc tourne toujours au haut du clocher de l'église ». Commentaire de Barbéris : « Aujourd'hui, il ne flotte plus : il tourne, comme une girouette » (1980b, 259).

22. « Lorsque l'histoire entre en littérature, c'est qu'elle est une nouvelle histoire » (1984a, p. 257).

la France des Éditions sociales : 1972d, 541-543). Le premier est suspecté de flouter les contradictions par un verbe exalté, au nom de « la conscience douloureuse de soi, de la recherche d'une certitude [et de] l'amère complaisance dans le rêve » (1965a, 396)²³ ; mystificateur, « il se jette dans le Peuple [plutôt que dans] le prolétariat » (1970a, 15) : on aura reconnu Hugo, Sand et ce « micheletisme » (1980b, 260) « sacralisé » par Paul Bénichou dans les années 1970. Le « réalisme critique », quant à lui, tirerait paradoxalement ses vertus d'être un « phénomène aristocratique » (1970a, 61) – profitant de « la fonction distanciatrice de l'aristocratie littéraire » (1987c, 43). Chateaubriand, Stendhal, Balzac sont ici les hérauts d'une narrativité véritablement « dialectique », susceptible de « montre [r] à la fois les deux côtés des choses dans leur mouvement » (1965d, 283 et 289), et de « dramatis [er] sans jamais aplatir » les contradictions de la société post-révolutionnaire (1973b, 17).

Un septième – et dernier – marqueur demande alors à être distingué, indexant cette redéfinition du romantisme à la thématique du « mal du siècle ». Marqueur paradoxal, puisque surexposant l'idée même de... manque : d'un côté, notre « sociocritique des contenus » appliquée au roman post-révolutionnaire voit l'histoire s'inscrire « dans le texte non par des réponses mais par des questions » (1980a, 145) ; non comme « ce qui est, mais [comme] ce qui devient » (1973d, 174). De l'autre, les héros romantiques de Pierre Barbéris incarnent un principe d'incomplétude : « vibrations » (1976a, 8) tissées d'« inquiétude » (1970a, 39), ils voient leur impétuosité minée par l'« impossibilité » d'être (1970a, 13) : en eux, « héros problématiques et non plus exemplaires », s'éprouve tout un « tragique » de la « désadéquation » (1997, 16-17). Ces formules disent assez le malaise, la mélancolie qui sourd ou qui résonne dans un corpus critique si assertif et cohérent : en un mot, souvent glosé dans la revue *Elseneur*²⁴, « la modernité, c'est la faille » (1976a, 727).

Ainsi pratiquée, l'historicisation du fait littéraire transforme en *appel d'air* le romantisme français.

Elle offre ce faisant, dans la figuration du héros moderne, un singulier miroir au critique littéraire : le René de Chateaubriand, Octave de Malivert, Raphaël de Valentin manifestent une incomplétude et présentent des maux que Pierre Barbéris vient expliquer, suturer, exalter par la vigueur de sa plume. À la faveur d'une logique moins circulaire que compensatoire, il conjure ce qui a pu « faire brèche », au XIX^e siècle, en donnant par exemple à lire un « Balzac total et continu » (1971a, 33)²⁵, un Balzac « mythologique » (1970c, 53 ; 1972i, 377 ; 1982a, 212). Pareille opération reste en définitive assez sourde aux différences entre les auteurs étudiés ;

23. Conclusion de Barbéris : « [Si] Balzac est romancier, c'est parce qu'un certain mal du siècle lui est inconnu, c'est parce qu'il est sain, parce que la vie lui apparaît comme une arène à parcourir et non comme un lieu d'exil » (1965a, 397).

24. Exemple, inégalement adroit en termes stylistiques : « La modernité, ce sera peut-être cet écart entre mon appartenance à la transformation historique et la faille qui s'établit et s'exprime entre l'Histoire transformatrice et moi-même. *Modernité*, ce sera la conscience d'une tierce Histoire possible ou nécessaire mais sans lieu » (1983d, 8).

25. Conséquence « logique » : « il ne peut pas y avoir de contre-Balzac à l'intérieur même de Balzac » (1971a, 153).

la forme qu'elle prend paraît également indifférente aux supports de publication (ouvrages, articles, chapitres de manuels, préfaces). Tout au plus pourrait-on faire état d'une libération progressive, année après année, de la verve polémique et surtout de l'inventivité du commentaire. Faute de mieux, on en jugera à la (re) lecture de trois études particulièrement saisissantes, publiées à la toute fin du siècle dernier : la première dans la revue stendhalienne *HB*, « Parme après *La Chartreuse* : nom de pays. Parme et *La Chartreuse* de Proust » (1998) ; la deuxième au début de *La Comédie humaine vendômoise au temps de Balzac* de Jean-Jacques Loisel (1999), « Littérature/histoire : à l'école de Vendôme, ou Louis Lambert premier boursier de France » ; la troisième, testamentaire, dans *Gide aux miroirs* (2002), intitulée « Gide 1943 : un écrivain est entré dans la maison ».

► Éléments de bibliographie

Ouvrages

- 1965a – *Aux sources de Balzac. Les romans de jeunesse*, Paris, Les Bibliophiles de l'Originale
- 1970a – *Balzac et le mal du siècle. Contribution à une physiologie du monde moderne*, Paris, Gallimard, 2 vol. [Rééd., précédée d'un Avant-propos : Genève, Slatkine Reprints, 2002]
- 1971a – *Balzac, une mythologie réaliste*, Paris, Larousse
- 1972a – *Mythes balzaciens*, Paris, Armand Colin
- 1972b – « *Le Père Goriot* » de Balzac : *écriture, structures, significations*, Paris, Larousse
- 1973a – *Lectures du réel*, Paris, Éditions sociales [recueil d'articles : 1958-1971]
- 1973b – *Le Monde de Balzac*, Paris, Arthaud [Rééd., augmentée de deux inédits, « Un nouveau problème des passions, promesse(s) ou fatalité(s) ? Sade au coin du texte » et « Post-face 2000 : Balzac aujourd'hui ? » : Paris, Kimé, 1999]
- 1973c – « *René* » de Chateaubriand, *un nouveau roman*, Paris, Larousse
- 1976a – *À la recherche d'une écriture, Chateaubriand*, Tours, Mame
- 1976b – *Chateaubriand une réaction au monde moderne*, Paris, Larousse
- 1978a – *Aux sources du réalisme, aristocrates et bourgeois : du texte à l'histoire*, Paris, Union Générale d'Éditions
- 1980a – *Le Prince et le marchand. Idéologiques : la littérature, l'histoire*, Paris, Fayard
- 1983a – « *Le Misanthrope* » de Molière, Paris, Éditions Pédagogie moderne
- 1983b – *Sur Stendhal*, Paris, Éditions sociales [Recueil des préfaces publiées dans : Stendhal, *Œuvres*, Paris, Livre club Diderot, 1974]
- 1991a – *Prélude à l'utopie*, Paris, Presses Universitaires de France
- 1993 – « *Lorenzaccio* », *Alfred de Musset*, Paris, Nathan

Articles et contributions à des ouvrages collectifs

Sur Balzac

- 1965b – « Balzac et la démocratie », *Europe*, janvier-février 1965, p. 202-219.
- 1965c – « Note sur une édition récente des “Paysans” », *Revue d’Histoire littéraire de la France*, juillet-septembre 1965, p. 494-502.
- 1965d – « Trois moments de la politique balzacienne », *L’Année balzacienne*, 1965, p. 253-290.
- 1966 – « Balzac, le baron Charles Dupin et les statistiques. Les calculs de l’amour », *L’Année balzacienne*, 1966, p. 67-83.
- 1967a – « L’accueil de la critique aux premières grandes œuvres de Balzac (1829-1830). I », *L’Année balzacienne*, 1967, p. 51-71.
- 1967b – « La pensée de Balzac : histoire et structure », *Revue d’Histoire Littéraire de la France*, janvier-mars 1967, p. 18-54.
- 1968a – « L’accueil de la critique aux premières grandes œuvres de Balzac (1829-1830). II », *L’Année balzacienne*, 1968, p. 165-195.
- 1971c – « À propos du S/Z de Roland Barthes. Deux pas en avant, un pas en arrière ? », *L’Année Balzacienne*, 1971, p. 109-123.
- 1974a – « Réalisme et symbolisme dans *Wann-Chlore* », *Le Réel et le texte*, sous la direction de Claude Duchet, Paris, Armand Colin, p. 147-174.
- 1975b – « Roman historique et roman d’amour : lecture du *Dernier Chouan* », *Revue d’Histoire Littéraire de la France*, mars-juin 1975, p. 289-307.
- 1977a – « Balzac réaliste contre Voltaire », *Magazine littéraire*, n° 120, janvier 1977, p. 21-24.
- 1978b – « La province comme langage romanesque. La dramatisation provinciale dans la constitution du héros balzacien », *Stendhal et Balzac. II : La province dans le roman*, Nantes, Société nantaise d’études littéraires, p. 129-141.
- 1979a – « L’autobiographie : pourquoi ? comment ? », *Balzac et « La Peau de chagrin »*, sous la direction de Claude Duchet, Paris, Sédès, p. 25-42.
- 1979b – « Le mythe de *La Peau de chagrin* comme moyen de lecture du romanesque balzacien », *Nouvelles lectures de « La Peau de chagrin »*, sous la direction de Pierre-Georges Castex, Clermont-Ferrand, Université de Clermont-II, Centre de recherches révolutionnaires et romantiques, p. 17-27.
- 1982a – « Dialogue du prince et du marchand », *Balzac : l’invention du roman*, sous la direction de Claude Duchet et Jacques Neefs, Paris, Belfond, p. 181-212.
- 1984a – « Quelques principes et définitions », *Le Social et le littéraire : anthologie*, sous la direction de Jacques Pelletier, Montréal, Université du Québec, p. 257-264.
- 1999 – « Littérature/histoire : à l’école de Vendôme, ou Louis Lambert premier boursier de France », dans Jean-Jacques Loisel, *La Comédie humaine vendômoise au temps de Balzac*, Vendôme, Éd. du Cherche-Lune, p. 1-40.

2000a – « Alençon de Balzac : une ville en révolutions, *La Vieille Fille : Eros-Histoire/Histoire-Eros ou quelques notes pour un bicentenaire* », *Paris et les villes normandes*, sous la direction de Huguette Legros et François Neveux, Caen, Presses Universitaires de Caen, p. 99-146.

Autres

1968b – « Chateaubriand et le pré-romantisme (signification critique du pré-romantisme) », *Annales de Bretagne*, vol. 75, t. 1975, n° 1, mars 1968, p. 547-558.

1969a – « Mal du siècle, ou d'un romantisme de droite à un romantisme de gauche », *Romantisme et politique. 1815-1851*, sous la direction de Louis Girard, Jules Gritti et al., Paris, Armand Colin, p. 164-182.

1969b – « Signification de *Joseph Delorme* en 1830 », *Revue des sciences humaines*, n° 135, juillet-septembre 1969, p. 365-390.

1970b – « Napoléon : structures et signification d'un mythe littéraire », *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, septembre-décembre 1970, p. 1031-1058.

1971b – « À propos de "Lux" : la vraie force des choses (sur l'idéologie des *Châtiments*) », *Littérature*, n° 1, 1971, p. 92-105.

1971d – « Éléments pour une lecture marxiste du fait littéraire : lisibilités successives et signification », *Littérature et idéologie*, Paris, La Nouvelle Critique, p. 16-23.

1972c – « De l'histoire innocente à l'histoire impure. Entretien avec Pierre Barbéris », *Nouvelle revue française*, « Le Roman historique », n° 238, octobre 1972, p. 248-264.

1972d – *Manuel d'histoire littéraire de la France*, sous la direction de Pierre Abraham et Roland Desné, Paris, Éditions sociales, t. IV : De 1789 à 1848. Première partie, p. 477-543 (« Les Romantismes »), p. 579-584 (« Le mythe napoléonien ») et p. 602-615 (« Les saint-simoniens »). [Rééd. : *Histoire littéraire de la France*, Paris, Éditions sociales, 1976].

1972e – « Situation du roman après Balzac et Stendhal », *Stendhal et Balzac*, sous la direction de Victor del Litto, Aran, Éd. du Grand Chêne, p. 181-195.

1973d – *Manuel d'histoire littéraire de la France*, sous la direction de Pierre Abraham et Roland Desné, Paris, Éditions sociales, t. IV : De 1789 à 1848. Deuxième partie, p. 154-191 (« Balzac »), p. 220-238 (« Le roman après Stendhal et Balzac ») et p. 481-496 (« Au milieu du chemin du siècle »). [Rééd. : *Histoire littéraire de la France*, Paris, Éditions sociales, 1977].

1974b – « Littérature et société » (dialogue entre Georges Duby et Pierre Barbéris), *Écrire... Pour quoi ? Pour qui ?*, Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble, p. 35-65.

1975a – « Les refoulés successifs dans *René* : fonction et signification », *La Lecture sociocritique du texte romanesque*, sous la direction de Graham Falconer et Henri Mitterand, Toronto, Hakkert, p. 79-88.

- 1976c – « Les réalités d'un ailleurs : Chateaubriand et le *Voyage en Amérique* », *Littérature*, n° 21, 1976, p. 91-104.
- 1979c – « La politique de l'âme » [sur *Dominique de Fromentin*], *Romantisme*, n° 23, 1979, p. 112-120.
- 1980b – « Juillet comme banc d'essai ou trois réactions et leurs suites », *Romantisme*, n° 28-29, 1980, p. 257-278.
- 1983c – « Présentation », *Elseneur*, n° 1, avril 1983, p. 1-3.
- 1983d – « Qu'est-ce que la modernité ? (Échange avenir, liberté, littérature) », *Elseneur*, n° 1, avril 1983, p. 4-32.
- 1983e – « La "classe pensante" et les "intellectuels" : quel avenir ? », *Elseneur*, n° 2, 1983, p. 95-110.
- 1984a – « Quelques principes et définitions », *Le Social et le littéraire : anthologie*, sous la direction de Jacques Pelletier, Montréal, Université du Québec, p. 257-264.
- 1984b – « Le cercle et le vecteur », *Elseneur*, n° 3, 1984, p. 180-204.
- 1985a – « Sur la littérature : une grande absente de la théorie », *Le Débat*, n° 34, 1985/2, p. 184-186.
- 1985b – « Utopie, Littérature, Écriture », *Elseneur*, n° 4, 1985, p. 33-55.
- 1985c – « 1725 ou 1789 ? », *Elseneur*, n° 4, 1985, p. 59-67.
- 1985d – « Bourdieu, Milner : quel académisme ? », *Elseneur*, n° 4, 1985, p. 127-132.
- 1987a – « Mme de Staël : Du romantisme, de la littérature et de la France nouvelle », *Europe*, n° 693-4, janvier-février 1987, p. 6-22.
- 1988 – « Un mythe intellectuel : l'affaire Dreyfus. Lecture de *J'accuse* », *Elseneur*, n° 5, 1988, p. 31-80.
- 1990 – « La sociocritique », *Introduction aux méthodes critiques pour l'analyse littéraire*, sous la direction de Daniel Bergez, Paris, Bordas, p. 121-153.
- 1991b – « La France révolutionnée dans le *Journal* du jeune Beyle », *Elseneur*, n° 6, 1991, p. 109-132.
- 1992 – « Utopie, errance, littérature. Errance, erreur, sens ? », *Elseneur*, n° 7, 1992, p. 227-253.
- 1994a – « Mistigris, robe lotus et jeunes filles en short. D'un début dans la vie à l'autre », *Le Stéréotype. Crises et transformations*, Caen, Presses Universitaires de Caen, p. 203-228.
- 1994b – « L'histoire littéraire a-t-elle un sens ? Moi écrire quoi ? », *Elseneur*, n° 9, 1994, p. 109-149.
- 1995 – « Pour qui écrit-on ? Propos recueillis par Serge Cabioc'h », *Mélanges offerts à Pierre Barbéris*, sous la direction de Gérard Gengembre et Jean Goldzink, Fontenay-aux-Roses, ENS éd., p. 79-84.

- 1997 – « Le 15 mai 1796 : comment commencer un roman ou qu'est-ce qui commence avec un roman ? Réflexion sur une historicité du fictionnel », *HB*, n° 1, 1997, p. 73-100.
- 1998a – « Les éléments constitutifs de la ville et la naissance d'un problème », *L'Année Stendhal*, n° 2, 1998, p. 5-20.
- 1998b – « Parme après *La Chartreuse* : nom de pays. Parme et *La Chartreuse* de Proust », *HB*, n° 2, 1998, p. 179-202 [complété par : « Transgressives violettes "impériales" », *HB*, n° 4, 2000, p. 237-238].
- 2000b – « Qu'est-ce qu'un personnage littéraire au féminin ? À propos de « Louise de Rênal », *HB*, n° 4, 2000, p. 47-74.
- 2002 – « Gide 1943 : un écrivain est entré dans la maison » [2000], *Gide aux miroirs : le roman du XX^e siècle. Mélanges offerts à Alain Goulet*, sous la direction de Serge Cabioc'h et Pierre Masson, Caen, Presses Universitaires de Caen, p. 325-344.

Préfaces

- 1970c – Honoré de Balzac, *Les Paysans*, Paris, G.-F.
- 1972f – Honoré de Balzac, *La Cousine Bette*, Paris, Gallimard.
- 1972g – Honoré de Balzac, *Le Curé de village*, Paris, LGF.
- 1972h – Honoré de Balzac, *Grandeur et décadence de César Birotteau*, Paris, LGF.
- 1972i – Honoré de Balzac, *Le Médecin de campagne*, Paris, LGF.
- 1973e – Honoré de Balzac, *Histoire des Treize*, Paris, LGF.
- 1973f – Honoré de Balzac, *Splendeurs et misères des courtisanes*, Paris, Gallimard.
- 1977b – Honoré de Balzac, *La Femme de trente ans*, Paris, Gallimard.
- 1978c – Honoré de Balzac, *La Peau de chagrin*, Paris, LGF.
- 1982b – François-René de Chateaubriand, *Voyage en Amérique*, Paris, J.-C. Godefroy.
- 1983b – *Sur Stendhal*, Paris, Éditions sociales [Recueil des préfaces publiées dans : Stendhal, *Œuvres*, Paris, Livre club Diderot, 1974].
- 1986 – Émile Zola, *Son excellence Eugène Rougon*, Paris, LGF.
- 1987b – Honoré de Balzac, *La Vieille Fille*, Paris, LGF.
- 1987c – Eugène Fromentin, *Dominique*, Paris, G.-F.
- 1994c – Honoré de Balzac, *Le Colonel Chabert*, Paris, Gallimard.
- 2003 – Honoré de Balzac, *Un début dans la vie*, Paris, Gallimard.
- Nota bene* : ne sont pas recensées ici les introductions procurées par Pierre Barbéris aux textes de *La Comédie humaine* de Balzac réunis en « Pléiade », de 1976 à 1981 (sous la direction de Pierre-Georges Castex).